

**« De l'Allemagne »**  
ou  
L'Europe des Philosophes  
(Fichte et HEGEL)

" L'esprit germanique est l'esprit du monde moderne " <sup>1</sup>.

Au centre de l'Europe, l'Allemagne, appelée jadis la *Germanie* (Tacite), a de bonne heure rayonné sur celle-ci et, après la Grèce ou Rome, "a exercé constamment son influence sur le reste de l'Europe" (Fichte<sup>2</sup>), en imposant aux autres peuples du continent sa loi ethnique d'abord, culturelle (intellectuelle) ensuite. Et si, contrairement à l'étymologie, les hommes ne sont pas tous « alle-mands » (*alle-Männer*), de nombreux Européens, Français, Anglais, Néerlandais, Scandinaves, sont, à un degré ou à un autre, « apparentés » aux Allemands, descendant, tout comme eux, de diverses tribus germaniques, Francs, Angles, Saxons, Bataves, Normands etc.

" Les peuples chrétiens d'Europe plus ou moins pénétrés d'éléments germaniques. " <sup>3</sup>

La majorité des Européens s'avèrent ainsi germaniques au double sens de ce terme : étymologique, de même souche, et ethnologique, de même peuple. "Nos pères les Germains" n'hésitait pas à écrire Montesquieu<sup>4</sup>.

Le concept d'« Allemand » a donc une double extension, selon qu'on le rapporte à un État déterminé –État de formation récente du reste– ou à l'ensemble des états, des "nations... [ou des] peuples *germaniques*" qui forment de nos jours, à l'image d'autrefois, "*le cœur de l'Europe*, le monde entrouvert par Jules César" –l'essentiel de " l'humanité européenne " moderne. On mesure le paradoxe de la nation allemande, nation à la fois particulière et universelle, ou, pour le moins, « européenne ».

Rien d'étonnant que ce pays ait intrigué tant d'observateurs (penseurs) autochtones et étrangers. Posant avec M<sup>me</sup> de Staël ou avec H. Heine, un élève de Hegel, principalement, la brûlante question *De l'Allemagne*, nous nous interrogeons en fait sur l'identité de l'Europe moderne/contemporaine, et partant sur celle du Monde, les valeurs européennes s'étant peu ou prou imposées partout.

Dès lors que cette Europe est entrée sur la scène historique par ou contre les Romains, elle n'est que "la continuation du monde romain" et donc du "monde grec". Mais puisque le "monde germanique" a fini par supplanter ces derniers, en remodelant le visage de l'Europe, c'est qu'il était lui-même animé d'"un esprit complètement *nouveau*", constitutif de l'Europe moderne, par opposition à l'Europe antique. Or qu'est-ce qui distingue ces deux Europe sinon l'abolition de l'esclavage ou, ce qui en forme la condition, l'émergence de "l'esprit libre qui repose sur lui-même", c'est-à-dire du "sentiment absolu de la subjectivité"? Au principe substantiel des Orientaux et à l'idée d'une liberté encore limitée (réservée à quelques-uns) chez les Grecs et les Romains, le " principe nordique des peuples germaniques " substitua celui de la liberté universelle spécifique du monde moderne.

Certes cette Idée apparut déjà avec le christianisme, mais il appartenait précisément aux Germains de propager ou de réaliser dans le monde ce nouvel Idéal.

" L'esprit germanique est l'esprit du monde moderne qui a pour fin la réalisation de la vérité absolue en tant que détermination autonome infinie de la liberté, cette liberté qui a pour contenu sa forme même. La destination des peuples germaniques est de fournir au principe chrétien des supports. Le principe fondamental de la liberté spirituelle, le principe de la réconciliation fut placé dans les âmes encore candides et incultivées de ces peuples et il leur fut imposé comme mission, non seulement de détenir pour le service de l'Esprit de l'Univers l'idée de la vraie liberté comme substance religieuse, mais encore de le produire en liberté dans le monde en le tirant de la conscience subjective de soi-même. " <sup>5</sup>

<sup>1</sup> Toute citation, non précédée ou suivie d'un nom d'auteur, est de Hegel. Ici *Ph.H.* p. 265 (Vrin).

Vide égal. L. Lévy-Brühl, *L'All<sup>gme</sup> depuis Leibniz* (1890) ; Ch. Andler, *Le pangermanisme philo.* (1917) ; V. Basch, *Les doct. pol. des philo. class. de l'All<sup>gme</sup>* (1927) et M. Boucher, *Le sentiment nat. en All<sup>gme</sup>* (1947)

<sup>2</sup> *Discours à la nation allemande* p. 142 (Aubier-Montaigne)

<sup>3</sup> *E. III.* § 394 Add. p. 422

<sup>4</sup> *Esprit des Lois* VI. 18.

<sup>5</sup> *R.H.* pp. 83-4, 276-7 (10-18) ; *Ph.H.* pp. 258, 266 ; *Ph.D.* § 358 ; *R.H.* p. 83 et *Ph.H.* p. 265 ; cf. *H.Ph.* p. 1015

Ce pourquoi on qualifiera cette "nouvelle époque" de l'Histoire, "la nouvelle Europe chrétienne" (Fichte<sup>6</sup>), d'"ère germanique" ou de "*monde chrétien*" et plus globalement de "monde chrétien germanique". Et comme ce monde –notre monde somme toute– symbolise celui de l'Humanité ou de la Liberté enfin pleinement consciente d'elle-même, il est finalement et résolument "le monde de l'achèvement", soit celui de l'actualité et de la fin de l'Histoire.

Decemonde, les Allemands furent, à un moment donné –avant même qu'ils eussent constitué un État propre– les représentants privilégiés, car ils sont à l'origine de "la constitution dite représentative ... [ou] libre"<sup>7</sup>, caractéristique des États modernes. C'est d'eux également et surtout que sont issues les grandes réformes intellectuelles : religieuses ou philosophiques qui ont façonné le paysage mental de l'Europe moderne. Admiratrice de l'Allemagne, M<sup>me</sup> de Staël jugeait légitimement celle-ci "le pays de l'Europe où l'étude et la méditation ont été portées si loin que l'on peut le considérer comme la patrie de la pensée". Contempteur de ses concitoyens et exilé en France, le poète H. Heine n'en remarquait pas moins : "Nulle part, pas même en Grèce, l'esprit humain n'a pu s'exprimer et se développer aussi librement qu'il l'a fait en Allemagne, depuis le milieu du dernier siècle jusqu'à la Révolution française"<sup>8</sup>.

Mais privilégiés ne signifie pas uniques. D'autres peuples germaniques voire non germaniques ou qui n'ont que peu subi l'influence de ces derniers, ont contribué à l'édification de l'Europe moderne dont les racines, sinon la sève, doivent du reste être cherchées dans l'Antiquité ou le "monde gréco-romain". N'est-ce pas après tout Descartes, un Français de Touraine, soit un Latin tout autant qu'un Germain, "retiré en Hollande", qui fut "de fait le véritable initiateur <Anfänger> de la philosophie moderne" ? Plus, c'est la Révolution française qui, en incarnant fût-ce abstraitement l'Idée de la Liberté dans le réel, "nous amène au dernier stade de l'Histoire, à notre monde, à nos jours"<sup>9</sup>, l'Europe ou le Monde actuel, l'Amérique et la Russie n'étant elles-mêmes entrées sur la scène historique que grâce à l'Europe. Aussi selon que l'on rapporte l'esprit germanique à un peuple déterminé (précis) ou à l'ensemble des peuples germaniques voire européens, la vision du germanisme et conséquemment celle du pangermanisme change totalement de signification.

Ou bien en effet on réserve celui-ci, avec Fichte, à la seule "nation allemande" proprement dite, envisagée "comme le peuple par excellence"<sup>10</sup>, et la tentation de l'hégémonie ou de l'Empire allemand ne sera pas loin. Ou bien, comme Hegel, on partage la « germanité », entre les différents peuples germaniques et même non germaniques, et l'on parlera alors de l'empire ou du monde germanique, conçu sous la forme de la communauté européenne même, elle-même comprise comme figure ou moment de l'Histoire, moment de l'Universalisation effective du procès historique.

"Cette figure peut être désignée comme *le monde germanique* et on peut appeler germaniques les nations auxquelles l'Esprit du monde a confié son véritable principe."<sup>11</sup>

La question allemande revient à s'enquérir de la « germanité » : Qu'est-ce au juste que l'« Allemagne », le nom propre d'une nation particulière ou le nom générique d'une nation européenne-universelle ? Quel(s) peuple(s) mérite(nt) réellement le qualificatif d'« Alle-mand » ou Qui assume véritablement la responsabilité du destin de l'Europe : un ou plusieurs / tous les peuples européens en général ? Une telle interrogation n'a cessé d'obséder littéralement et de tout temps les Allemands eux-mêmes. Avant même la naissance de l'État allemand, Schiller se demandait déjà :

"L'Allemagne ? Où est-elle ? Je serais bien en peine de trouver ce pays."

Et un siècle plus tard, Nietzsche notera encore :

"C'est un trait distinctif des Allemands qu'on voit toujours reparaître chez eux cette question : «Qu'est-ce qui est allemand ?»"<sup>12</sup>

<sup>6</sup> *Discours* p. 107 et *État commercial fermé* p. 118 (L'âge d'homme) ; cf. *Traits caract. temps présent* 13<sup>e</sup> Leç.

<sup>7</sup> *R.H.* p. 186 ; *Ph.H.* pp. 269, 265 et *R.H.* pp. 171-172 ; cf. *Constit. All<sup>g</sup>ne* in *Écrits pols.* p. 98 (Champ Libre)

<sup>8</sup> M<sup>me</sup> de Staël, *De l'Allemagne* p. 47 (G.-F.) et H. Heine, *De l'Allemagne* p. 71 (Poche-Pluriel)

<sup>9</sup> *Ph.H.* p. 266 ; *H.Ph.* p. 1384 (cf. Schelling, *Contrib. Histoire Philo. mod.* pp. 15 sq. PUF) et *Ph.H.* p. 337

<sup>10</sup> *Discours* p. 150

<sup>11</sup> *R.H.* p. 293

<sup>12</sup> Schiller, *L'Empire allemand* in *Xénies* et Nietzsche, *Par delà le Bien et le Mal* § 254

## I. Une nation particulière

Tacite appelait Germains un ensemble de populations vivant entre le Rhin, le Danube, l'Elbe et la Mer du Nord et qui se sont fort peu mélangées à d'autres, conservant leurs particularités.

" Les peuples de la Germanie pour n'avoir jamais été souillés par d'autres unions avec d'autres tribus, constituent une nation particulière, pure de tout mélange et qui ne ressemble qu'à elle-même ".

Au premier rang il notait "leur langue et leurs mœurs", ces dernières caractérisées par "la liberté"<sup>13</sup>. Montesquieu soulignera pareillement : " ces peuples barbares, tous originaires de la Germanie (...) étaient libres et indépendants "<sup>14</sup>.

Pour autant que depuis l'historien romain certaines tribus germaniques, tels les Francs, ont renoncé à ces particularités, on réservera le qualificatif de Germains à celles qui les ont conservées et donc essentiellement aux Allemands, comme le fait Fichte.

" La première différence qui saute aux yeux entre les destinées des Allemands et celles des autres branches de la même souche consiste en ce que les premiers sont demeurés dans l'habitat primitif de leurs ancêtres, tandis que les autres ont émigré ailleurs ; que les premiers ont conservé et cultivé la langue primitive, originelle, de la souche principale, tandis que les autres ont adopté une langue étrangère qu'ils ont modifiée peu à peu à leur manière."

Ne se laissant point «coloniser» (modeler), comme d'autres Germains, par la culture romaine, les Allemands auraient gardé " l'originalité et la germanité (*Deutschheit*) d'un peuple ". C'est donc chez eux et chez eux seulement, que l'on tentera de saisir l'esprit purement germanique.

Alors que " l'étranger germanique " (idem<sup>15</sup>), c'est-à-dire les Francs, s'unit aux populations conquises, elles-mêmes déjà romanisées, et forma avec elles " des nations nouvelles au caractère hybride " parlant une " langue qui est une combinaison du vieux latin, déjà mélangé au dialecte indigène, avec le germanique ", les Allemands sont restés eux-mêmes.

" L'Allemagne proprement dite s'est maintenue pure de tout mélange ... [elle] resta tout à fait nationale."

Rien d'étonnant dès lors qu'on y retrouve le trait spécifique de leurs vrais aïeux (ancêtres) ou "le principe germanique", à savoir "leur amour" ou "leur instinct de liberté". Celui-ci orienta dès le début " le destin de l'Allemagne " politique, l'empêchant de se doter d'une Constitution unique.

Contrairement aux Français, descendants des Francs romanisés, qui poursuivirent l'Idée de l'Imperium romain – " la domination franque n'est qu'une continuation de l'empire romain " –, les Alamans, fidèles à leurs antiques usages, demeurèrent longtemps hostiles à toute idée d'un pouvoir réellement centralisé.

" Dès l'origine, l'Allemagne fut une nation libre et n'eut pas comme la France, un centre constitué par une famille conquérante ; elle demeura un empire électif, les princes ne se laissèrent pas ravir le droit d'élire eux-mêmes leur chef ; à chaque nouvelle élection, ils posaient de nouvelles conditions restrictives en sorte que la puissance impériale ne fut plus qu'une vaine ombre."

Ils connurent la structure éclatée de leurs ancêtres qui s'étaient partagés en " une grande diversité de tribus ", plutôt qu'" un ensemble cohérent comme dans le royaume de France "<sup>16</sup>.

Un tel mode électif et/ou démocratique du pouvoir (autorité) central ne fait que traduire sur une grande échelle la délégation des pouvoirs qui régnait déjà, sur une plus petite échelle, à l'intérieur de chaque État, et dont l'origine remonte là encore à la Germanie antique<sup>17</sup>. Lointaine inspiratrice du système représentatif moderne, cette dernière marque manifestement une date dans l'Histoire universelle.

" *Ce système représentatif* est celui de tous les nouveaux états européens. Il n'a pas existé dans les forêts de Germanie, mais il en est pourtant issu ; il marque une date dans l'histoire universelle. Après le despotisme oriental et l'hégémonie mondiale d'une république, l'ordre interne de la civilisation universelle a conduit le genre humain de la dégénérescence de cette république à ce système moyen entre les deux autres ; et les Allemands sont le peuple d'où est sortie cette troisième figure de l'Esprit universel."

Et cette date importe d'autant plus qu'elle signifie la date de naissance de notre Europe moderne.

<sup>13</sup> *La Germanie* IV. 1., XI. 3. et XLIII. 2.

<sup>14</sup> *E.L.* XVIII. 22. – XXVIII. 2. ; cf. égal. Nietzsche *E.H.* Le cas Wagner II

<sup>15</sup> *Discours* pp. 108-109, 122 et 150

<sup>16</sup> *Ph.H.* pp. 270, 272 ; *C.A.* pp. 35, 84 et *Ph.H.* pp. 280, 289, 308

<sup>17</sup> vide Tacite, *op. cit.* IV. 1.

Pour ses initiateurs, les Allemands, elle constitua nécessairement au début un handicap, leur interdisant pendant longtemps de jouer le moindre rôle politique concret sur la scène historique. Faute de former un État suffisamment assuré, ils ne pourront prétendre qu'à une tâche exclusivement intellectuelle (idéologique) : "l'hégémonie de la pensée consciente d'elle-même". A moins qu'on ne préfère dire, mais cela reviendrait au même, que c'est parce qu'elle se réservait un rôle purement psychique, que l'Allemagne n'a pu assumer aucune responsabilité politique. "Persistant au centre de son intériorité, spirituelle selon sa destination, l'Allemagne n'a pas su atteindre l'unité politique.... Du côté de la politique extérieure, l'Allemagne est une nullité."<sup>18</sup>

Fichte voyait déjà dans ce décalage entre politique et culture la spécificité de l'être allemand : "Le trait le plus remarquable du caractère national allemand, c'est donc cette existence sans État et au-dessus de l'État, cette culture purement abstraite."<sup>19</sup>

Marx le répétera après Hegel : "l'état des choses allemand... est *au-dessous du niveau de l'Histoire*, (...) nous autres Allemands... nous sommes les contemporains philosophiques du présent, sans être les contemporains historiques"<sup>20</sup>.

Culturelle et non politique, l'«Allemagne» renvoie à un concept plus qu'à une entité géopolitique. Comme tout concept, celui-ci exprime "l'intériorité intégrale" ou "la liberté purement subjective"<sup>21</sup>. Le "sérieux et... la profondeur des sentiments des Allemands (...) l'esprit profond des Allemands" revendiqués par Fichte<sup>22</sup> n'ont pas d'autre signification, hors ce repli de la conscience sur soi-même, dans le monde de l'intériorité (pensée - théorie) : "la pure intériorité de la nation germanique". Tel est le trait distinctif de l'âme allemande.

" Notre esprit est, bien davantage que celui de n'importe quelle autre nation européenne, tourné vers l'intérieur. Nous vivons de préférence dans l'intériorité de l'âme et de la pensée."<sup>23</sup>

C'est lui qui explique l'œuvre spirituelle des Allemands au cours de l'Histoire, à commencer par la propagation du christianisme.

Si l'Allemand est bien fondamentalement un être spirituel, plutôt qu'un animal politique, rien d'étonnant qu'il ait été le héraut de la religion spirituelle par excellence, née en Asie, et plus précisément au Proche Orient, mais qui n'a pu s'acclimater qu'en Europe et plus particulièrement en Germanie.

" Les Allemands sont avant tout de souche germanique. Il nous suffit de dire, pour les caractériser, qu'ils surent relier l'ordre social établi dans la vieille Europe à la vraie religion conservée dans l'antique Asie et créer ainsi une nouvelle époque, par opposition à l'antiquité disparue." (Fichte<sup>24</sup>)

Entre "le principe germanique" et le "principe chrétien" il y avait concordance, c'est pourquoi les nations germaniques servirent tout naturellement de " supports "<sup>25</sup> à ce dernier.

Certes le christianisme s'était auparavant établi à Rome, mais l'Empire romain était déjà constitué et fermement structuré par sa propre religion, lorsque la nouvelle religion, qui ne pouvait apparaître aux Romains que comme " quelque chose d'étrange et d'exotique " (Fichte<sup>26</sup>), s'y diffusa. Celle-ci ne put donc y prendre qu'une forme adaptée aux convictions alors existantes et qui étaient fort éloignées, de par leur formalisme, de la nouveauté radicale du message évangélique. Tel ne fut pas le cas chez les Germains.

" La religion chrétienne est ici à Rome introduite dans une formation parachevée qui n'est pas venue d'elle ; là chez les Barbares au contraire, commence tout à fait au début le processus de la civilisation en ayant comme point de départ le christianisme."

<sup>18</sup> C.A. pp. 98-99 (cf. égal. Montesquieu, *E.L.* XI. 6.) ; *Ph.H.* p. 268 (cf. égal. *Ph.H.* éd. Lasson p. 761

et Herder, *Titres de gloire de la nation allemande* in *Suph.* XVII. p. 208) et *Ph.H.* éd. Lasson pp. 906-907

<sup>19</sup> *Pol. Frag.* in *S.W.* VII. p. 572 (Berlin 1846) ; trad. fr. in Ch. Andler, *Le pang. philo.* p. 25 (Paris 1917)

<sup>20</sup> *Pour une critique philo. droit Hegel* Introd. pp. 382-388 in *O.ph.* (Pléiade) ; cf. égal. *Idéol. all<sup>de</sup>* pp. 1051 sq.

<sup>21</sup> *Ph.H.* pp. 270 et 271

<sup>22</sup> *Discours* pp. 139 - 143 ; cf. égal. *Dialogues patriotiques* p. 98 in *Machiavel et autres écrits pols.* (Payot)

<sup>23</sup> *Ph.H.* p. 322 et *E.* III. § 394 Add. p. 425

<sup>24</sup> *Discours* p. 107 ; cf. égal. *Traits caract.* 13<sup>e</sup> Leçon

<sup>25</sup> *Ph.H.* pp. 272 et 273

<sup>26</sup> *Discours* p. 136

Carsi ces derniers avaient, comme tout peuple, une religion, avant de devenir chrétiens, celle-ci " n'avait en aucune façon pris solidement racine dans l'esprit ", ne fût-ce précisément qu'à cause de la diversité ou liberté qui régnait entre les différentes composantes des Germains.

Ils étaient donc tout à fait prêts à accueillir une nouvelle religion dont la nouveauté consistait d'ailleurs à garantir la liberté de chacun et en conséquence de promouvoir l'égalité, au moins juridique de tous.

" Chez les Romains mêmes le nouveau principe ne peut se développer, mais le support de cette Idée est un peuple nordique." Si l'Empire et l'Église romaine existèrent, et demeurent encore en partie et en esprit eux-mêmes, avant même d'être chrétiens, le monde germanique se structura par contre, dès l'origine ou presque, autour de l'Idée chrétienne et pensa même un instant à restaurer l'Empire romain mais sous l'appellation cette fois d'un *Saint-Empire romain germanique*.

L'évolution du dit Empire témoigne du reste clairement du primat qu'y prit l'Idée sur la Tradition. Ainsi tandis que les Germains latinisés, reprenant le rêve romain d'un empire politique universel, se sont lancés dans des conquêtes au dehors, les Croisades, la découverte de l'Amérique etc., les Allemands s'illustrèrent essentiellement par une « révolution » tout intérieure (mentale), " la Réforme ... le soleil qui transfigure tout ", dont le sens fondamental sera un « retour » au Principe du christianisme, l'esprit ou la foi par contraste à la lettre ou la pratique extérieure.

" C'est à la vieille intériorité du peuple allemand, intégralement conservée en son cœur simple et droit, d'accomplir cette révolution. Tandis que le reste du monde est parti aux Indes orientales, vers l'Amérique, -parti pour conquérir des richesses et former un empire mondial dont les territoires feront le tour de la terre et où le soleil ne se couchera pas-, c'est un simple moine qui trouva bien plutôt le *ceci* que la chrétienté cherchait jadis dans un sépulcre terrestre, en pierre, dans le sépulcre plus profond de l'idéalité absolue de tout le sensible et de tout l'extérieur, dans l'esprit, et qui le montre dans le cœur ... . La doctrine de Luther est simplement que le *ceci*, l'infinie subjectivité, c'est-à-dire la vraie spiritualité, Christ, n'est d'aucune manière extérieurement présent et réel, mais qu'il ne s'acquiert d'une manière générale comme spiritualité que dans la réconciliation avec Dieu, dans la *foi* et la *communion*. Ces deux mots disent tout."<sup>27</sup>

Telle fut " la dernière grande action, d'une portée universelle " (Fichte) accomplie par eux.

Et cette œuvre ne put être exécutée que par "cet homme allemand qui s'appelait Luther" (idem), dans la mesure où les Allemands seuls n'avaient point alors repris à leur compte les traditions romaines mais avaient gardé " l'esprit indépendant " (idem<sup>28</sup>) ou libre des anciens Germains. Partant il est logique que "la Réforme" ne se soit étendue qu'aux "peuples purement germaniques" et non aux autres peuples germains latinisés, trop attachés à ou influencés par le formalisme et le légalisme romains et la religion -romaine catholique- qui en a subi l'empreinte.

" La pure intériorité de la nation germanique a été le terrain véritablement propre à l'affranchissement de l'esprit ; les nations latines, au contraire, ont au plus profond de leur âme, dans la conscience de l'esprit, conservé la division ; issues du mélange du sang romain et du sang german, elles gardent toujours encore en elles-mêmes cette hétérogénéité." Les Français n'ont pas tort de nommer "les Allemands *entiers*"<sup>29</sup>, ce qui revient à dire intègres, soit " méthodiques " (Kant) ou " sérieux " (Fichte)<sup>30</sup>.

" Les Français sont également des hommes très adroits et actifs, mais, s'il faut rendre justice à leur haut degré de culture et à leur sens pratique, on doit aussi reconnaître qu'ils n'ont pas la même patience que les Allemands pour approfondir les choses sans hâte et avec le vrai désir de les connaître pour elles-mêmes."

En Art, c'est en Musique et en Poésie, les deux arts de l'intériorité, que brilleront les Allemands. Il suffit de citer les noms de "Sébastien Bach dont on n'a commencé à apprécier que récemment la grande génialité foncièrement protestante, solide et presque savante" et "Goethe" dont "les Lieders... correspondent de la façon la plus parfaite au ton fondamental de notre esprit national". Ce dernier n'est-il pas de surcroît l'auteur de " la tragédie philosophique absolue ... *Faust* "<sup>31</sup> ?

<sup>27</sup> *Ph.H.* pp. 260, 261 ; *Ph.H.* éd. Lasson p. 761 et *Ph.H.* pp. 315, 318 ; cf. égal. *H.Ph.* pp. 1185 sq.

<sup>28</sup> *Discours* pp. 136, 139 et 322

<sup>29</sup> *Ph.H.* pp. 321 et 322

<sup>30</sup> Kant, *Anthropologie* p. 160 (Vrin) et Fichte, *Discours* p. 139

<sup>31</sup> *Esth.* Id.B. p. 340 (cf. p. 301 Champs Flammarion) ; Mus. p. 248 et Poés. pp. 320, 416 (Aubier-Montaigne)

Or c'est surtout en Philosophie, la réflexion intérieure même, que l'âme allemande donnera sa pleine mesure et marquera le destin de l'Occident ou de l'Europe, au point que l'Allemagne, décrite par Schelling comme "une nation qui réside tout entière dans les idées"<sup>32</sup>, sera qualifiée par une française de "nation métaphysique par excellence" (M<sup>me</sup> de Staël<sup>33</sup>). Et à propos de "l'esprit allemand" on peut sereinement parler de "son aptitude native aux généralisations systématiques" (A. Comte<sup>34</sup>). Après les Grecs (Platon et Aristote), et si l'on excepte l'intermède cartésien, qui s'est du reste déroulé "en Allemagne" et en Hollande<sup>35</sup> où il fut poursuivi et parachevé par Spinoza, tous les grands philosophes furent en effet allemands : Leibniz, Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Pourquoi sinon parce que le génie allemand s'avère précisément propice à la réflexion ou spéculation.

" Nous sommes connus comme des penseurs profonds, cependant assez souvent obscurs ; nous voulons saisir la nature la plus intérieure des choses et leur connexion nécessaire ; c'est pourquoi nous abordons la Science de façon extrêmement systématique ".

Plus, toutes les révolutions scientifiques modernes ou contemporaines sont, à un degré ou à un autre, issues de cerveaux allemands : Marx, Freud, Cantor, Einstein, Planck, Heisenberg. Mallarmé, professeur d'Anglais pourtant, observait déjà que "le mouvement hyper scientifique ne vient que d'Allemagne", pays qu'il opposait à la « crédule » Angleterre<sup>36</sup>.

En deçà des conditions ou plutôt de l'absence des conditions politiques, déjà évoquées et susceptibles de rendre compte de cette spécialisation allemande dans la théorie, on postulera le caractère spéculatif de la langue allemande elle-même.

" On peut parler de la supériorité d'une langue, lorsqu'elle est riche en expressions logiques, et notamment en expressions particulières et isolées, faites pour désigner les déterminations de la pensée. ... Mais ce qui est beaucoup plus important dans une langue, c'est lorsque les déterminations de la pensée y affectent la forme de substantifs et de verbes, autrement dit une forme objective, et c'est en quoi la langue allemande se montre supérieure à beaucoup d'autres langues modernes ; beaucoup de ses mots présentent en outre cette particularité qu'ils ont des significations non seulement différentes, mais opposées ce qui est certainement un signe de l'esprit spéculatif de la langue "<sup>37</sup>.

Leibniz et Fichte avaient déjà envisagé cette hypothèse, le premier dans différents opuscules, *Du style philosophique de Nizolius*, *Exhortation aux Allemands d'avoir à perfectionner leur langue* et *Considérations inattendues sur l'usage et l'amélioration de la langue allemande*, le second dans ses *Discours à la nation allemande*. Et Heidegger, après avoir usé de l'expression "le peuple métaphysique" pour parler de son peuple, rangera la langue allemande du côté de la langue grecque, y pointant en toutes deux une supériorité mentale.

" Car (eu égard aux possibilités qu'elle offre à la pensée) cette langue, à côté de la langue allemande, est entre toutes la plus puissante et la plus spirituelle."<sup>38</sup>

Partant on soulignera "la mission supérieure" ou spirituelle de "la nation allemande".

" Pour ce qui concerne ce par quoi ce qui est allemand se distingue dans la culture de la philosophie, disons que l'état de cette étude et la signification de ce mot chez les autres nations montrent que si le mot s'est encore conservé chez elles, il a changé de sens, et que la Chose s'est dégradée et a disparu, et cela d'une manière telle qu'il en resté à peine un souvenir et un pressentiment. Cette science s'est réfugiée chez les Allemands et continue à vivre encore seulement chez eux. A nous a été confiée la conservation de cette sainte lumière, et c'est notre vocation d'en prendre soin et de l'alimenter ainsi que de veiller à ce que la chose la plus haute que l'homme puisse posséder, la conscience de soi de son essence, ne s'éteigne et ne disparaisse pas."<sup>39</sup>

<sup>32</sup> *Leçons méthode études acad.* p. 85 in *Philosophies de l'Université* (Payot) ; cf. égal. *Sur l'essence sc. all<sup>de</sup>* et *Sur l'opposition des nations en matière de philo.* in *Contrib. Hist. Philo. mod.* pp. 212 sq.

<sup>33</sup> *op. cit.* II. p. 141

<sup>34</sup> *C.P.P.* 60<sup>e</sup> Leçon p. 548

<sup>35</sup> *Discours de la méthode* 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> parties ; cf. égal. H. Heine, *op. cit.* p. 79

<sup>36</sup> *Notes* p. 851 in O.c. (Pléiade)

<sup>37</sup> *E. III.* § 394 Add. p. 425 et *S.L.* Préf. 2<sup>nd</sup> éd. p. 12

<sup>38</sup> *Introduction à la métaphysique* I. p. 47 et II. p. 67 (PUF)

<sup>39</sup> *H.Ph.* Introd. p. 14 (Gallimard) et *E. Alloc.* Auditeurs p. 147

De cette mission "l'époque des lumières, ou le siècle de *Frédéric*" (Kant<sup>40</sup>), le "roi philosophe"<sup>41</sup>, fut déjà une première incarnation historique et la ville de Berlin d'alors n'usurpe point l'appellation de " la nouvelle Athènes " que lui prodiguera H. Heine<sup>42</sup>.

Seulement si la spécificité allemande est bien foncièrement philosophique, alors il est clair qu'elle ne saurait se limiter aux " seuls Allemands " comme le voudrait Fichte, la philosophie, dont le nom sonne du reste "étranger" (idem), étant la plus universelle des disciplines humaines, ce qu'a reconnu finalement et parfaitement l'auteur de la *Doctrine de la Science* et des *Discours*, ne réduisant aucunement celle-ci à " un mode de pensée spécifiquement allemand "<sup>43</sup>. Au surplus la Science philosophique est apparue en Grèce et nullement en Allemagne.

"Grèce : à ce nom le cœur de l'homme cultivé d'Europe, et de nous Allemands en particulier, se sent en terre natale ... Une science plus haute et plus libre (la science philosophique), comme notre art dans sa libre beauté, ainsi que le goût et l'amour de ceux-ci, ont, nous le savons, leurs racines dans la vie grecque dont ils ont puisé l'esprit."

Les penseurs allemands sont peut-être les continuateurs privilégiés des Grecs, dont ils ont donc au préalable subi l'influence, mais en aucun cas des initiateurs absolus et singuliers. Nulle langue et nul peuple ne sauraient se dire les dépositaires exclusifs du Logos philosophique, ce dernier étant par définition le Bien de tous et non la propriété personnelle de certains. Aussi le nom d'« Allemand » qualifiera tout autant un peuple particulier (spécifique) qu'une nation universelle (paradigmatique).

## II. Une nation universelle

Si l'Allemagne est bien "la terre de la *conscience morale*" ou de l'intériorité, comme le clament les grands philosophes allemands, alors l'« Allemand » ne fait que réfléchir le Penser humain en général et s'inscrit dans une longue histoire qui débuta avec les Grecs, se poursuivit à Rome, et dont il ne forme lui-même qu'une étape, privilégiée certes mais certainement pas unique. Un seul et même esprit anime en effet tous les peuples européens, c'est-à-dire tous les peuples héritiers des Hellènes et des Romains.

" Le principe de l'esprit européen est par conséquent la raison consciente d'elle-même "<sup>44</sup>.

Tous les autres peuples germaniques ou ceux qui ont été simplement en contact avec des Germains peuvent également revendiquer, à un titre ou à un autre, un rôle dans la constitution de l'humanité européenne tout d'abord, universelle ensuite.

Conséquemment un Européen authentique n'a qu'une patrie véritable de droit et de fait : l'Europe elle-même.

" Puisque les Européens chrétiens ne forment fondamentalement qu'Un peuple, on peut reconnaître l'Europe commune pour l'Unique vraie Patrie " (Fichte).

Le rêve de l'*Union européenne* ne date pas d'aujourd'hui mais s'enracine dans l'Histoire même. Tous les Européens partagent les mêmes valeurs constitutives de la communauté ou de l'*humanité européenne/occidentale*, dont le concept émerge déjà dans la "Rome éternelle" (idem<sup>45</sup>) par qui les Barbares ont été au point de départ éduqués.

" Le monde germanique a recueilli, comme achevées, la culture et la religion romaines."

Quelles que soient les modifications qu'ils aient pu apporter à la culture romaine, ils en furent préalablement tributaires.

<sup>40</sup> *Qu'est-ce que les Lumières* in *Philo. Histoire* p. 53 (Gonthier-Médiations)

<sup>41</sup> *Ph.H.* p. 333

<sup>42</sup> *Reisebilder* III. 2.

<sup>43</sup> *Dial.* p. 99 et *Disc.* pp. 123, 153 ; cf. p. 156 ; *Conc. D.S.* p. 36 *Dial.* p. 125 ; *Traits* p. 193 et *N.W.* III. p. 233

<sup>44</sup> *H.Ph.* p. 21 (cf. *Tex. Pédag.* pp. 78-79, Vrin) ; *Phén.E.* II. p. 53 et *E.* III. § 393 p. 419 ; cf. *H.Ph.* Introd. p. 99

<sup>45</sup> *Traits* p. 204 et *Discours* p. 173

Et si les Allemands font " date dans l'Histoire universelle ", ne serait-ce qu'à cause de leur invention du " *système représentatif* ", il ne faut pas oublier que celui-ci a non seulement été précédé par l'institution de la " constitution libre ", c'est-à-dire de la Démocratie ou République, chez les Grecs et les Romains, mais qu'il n'a lui-même porté ses fruits historiques, qu'après une longue maturation et confrontation avec d'autres peuples, confrontation au cours de laquelle il a mué en un système féodal.

" Ce système n'a pas existé dans les forêts de Germanie, car chaque nation doit avoir parcouru séparément ses propres étapes au sein de la civilisation, avant d'intervenir dans l'ordonnance générale de l'univers ; et le principe qui la porte à la suprématie universelle n'apparaît que dans la mesure où son principe particulier s'applique au reste de l'humanité indéterminée. Ainsi la liberté des peuples germaniques, en conquérant et submergeant le reste du monde, s'est nécessairement transformée en *système féodal*."

En dépit de leur appellation les Allemands stricto sensu ne se confondent donc pas avec tous les hommes, mais ne sont qu'une famille des peuples européens qui eux par contre peuvent être tous nommés « germains », mais en un sens qui outrepassé celui d'une simple provenance ethnique et signifie plutôt une filiation spirituelle dont les origines remontent bien en deçà des Germains proprement dits.

C'est d'ailleurs " l'étude de l'antiquité " et un retour à " Platon " qui donnèrent naissance à " une humanité nouvelle " et rendirent possible la sortie du Moyen-Âge ou la " Renaissance ". Or de cette dernière Italiens, Espagnols et Français furent davantage les hérauts que les Allemands. Ce sont en effet des penseurs et des créateurs issus de ces pays plus latins que germains, qui remodelèrent le visage de l'Europe chrétienne aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.

" Ces trois grands faits : ce qu'on appelle la restauration des sciences, la floraison des Beaux-Arts, la découverte de l'Amérique et celle de la route des Indes orientales, peuvent se comparer à l'aurore qui, après de longues tempêtes, annonce pour la première fois le retour d'un beau jour. Ce jour est celui de l'Universalité, qui éclate enfin après la longue nuit, fertile en conséquences et terrible du moyen-âge ; jour qui se signale par la science, l'art et l'instinct de la découverte, c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus noble et de plus sublime que le génie humain, affranchi par le christianisme et émancipé par l'Église, représente comme son contenu éternel et vrai."<sup>46</sup>

Le mélange des peuples n'a, contrairement aux craintes de Fichte, nullement empêché certains de jouer un rôle historique éminent. Mieux, il leur a peut-être même facilité cette tâche, en interdisant aux ethnies de se replier trop sur elles-mêmes et de se particulariser de manière excessive, pour contribuer à l'inverse à la formation de " l'esprit général européen ", selon la remarque de Herder<sup>47</sup>.

Le cas des Français est de ce point de vue très instructif : exemplaire et symptomatique. Issus du mélange de purs Germains avec des Celtes (Gaulois), eux-mêmes déjà latinisés-romanisés, les Français ont précédé les Allemands dans l'édification de l'Europe politique et culturelle moderne. Retenant la leçon romaine d'un pouvoir central fort, afin d'éviter que la liberté ne sombre dans l'anarchie, les rois de France ont, de bonne heure, transformé le royaume en grande puissance stable. Celle-ci permit à son tour la constitution de puissants centres culturels dont le rayonnement dépassait largement le territoire français, tant il est vrai que, les différentes instances sociales étant interdépendantes, seul un État suffisamment assuré de sa solidité politique peut engendrer une culture « supérieure ».

" De cette manière, les rois de France parvinrent bientôt à une grande puissance, et la floraison de la poésie, grâce aux troubadours, ainsi que le développement de la théologie scolastique dont le vrai centre était Paris, donnèrent à la France une culture par laquelle elle devançait les autres nations, et qui lui valait la considération des étrangers." La domination culturelle suit toujours la domination politique.

Comme souvent en Histoire, cette domination se traduisit par la prédominance de la langue, le français, succédant au latin, fut ainsi l'« anglais » de l'époque.

" De plus, la France avait aussi conscience de sa supériorité intellectuelle du fait de sa culture en avance sur tout le reste de l'Europe. ... La culture de son peuple [celui de Louis XIV] universellement accueillie et admirée à cette époque ainsi que la langue française "<sup>48</sup>.

La France d'alors était " l'État européen de plus haute culture " (Fichte) ou l'État de référence.

<sup>46</sup> Ph.H. p. 266 ; R.H. p. 171 (cf. Fichte, *Traits* p. 193) ; C.A. p. 99 et Ph.H. pp 313 et 314

<sup>47</sup> Fichte, *Discours* p. 241 et Herder, *Idées Philo. Hist. Hum.* XVI. 6. 2. ; cf. égal. XX. 5. 3.

<sup>48</sup> Ph.H. pp. 313-314 et 330 ; cf. égal. Leibniz, *Réflexions sur la sécurité et sur l'état présent*



Toute l'Europe pensante des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s'exprimait alors en latin ou en français. Malgré ses propres recommandations dans les *Réflexions sur la pratique de la langue nationale*, "Leibniz... ce véritable fondateur de la philosophie allemande moderne" (idem<sup>49</sup>), écrivit ses grandes œuvres dans la langue de Molière ; Hemsterhuis, un penseur néerlandais du XVIII<sup>e</sup> fera de même. A la cour de " Frédéric le Grand ... un roi philosophe " on n'utilisait que la langue française<sup>50</sup>.

La philosophie moderne elle-même fut française avant de devenir allemande, puisque c'est un Français " Descartes " qui en a signé " le point de départ ". Il eût beau, comme nous l'avons vu, faire sa découverte de la méthode en Allemagne et la rédiger en Hollande, il n'a jamais pour autant renié ses origines, laissant son nom à sa commune natale (La Haye-Descartes). Les " Lumières " elles-mêmes brillèrent d'abord en terre française, au siècle des philosophes.

" Les Lumières passèrent de France en Allemagne et il y apparut un monde nouveau d'idées."<sup>51</sup>

Kant n'hésitera pas à rendre hommage au rôle pionnier de " Rousseau " qui " le premier de tous découvrit sous la diversité des formes humaines conventionnelles la nature de l'homme ", et, par delà ce dernier, à la pensée française en général - " un peuple plein d'esprit " (Kant<sup>52</sup>). La France mériterait donc tout autant que la Prusse le qualificatif d'État philosophique : "l'esprit français ne fait qu'un avec l'esprit philosophique" (Bergson<sup>53</sup>).

Plus, les Français ont fini par réaliser en 1789, tant bien que mal et en partie du moins, ce que les Allemands ont seulement pensé.

" Cependant on peut tout de suite remarquer ici que le même principe a été théoriquement posé en Allemagne par la philosophie kantienne. ... Cela demeura paisible théorie chez les Allemands ; mais les Français voulurent l'exécuter pratiquement."

Ainsi la Révolution française peut être comprise comme l'Incarnation de " l'Idée " ou de la Raison dans " la réalité " et partant comme " un superbe lever de soleil " qui achève l'histoire ou en constitue " le dernier stade ", au cours duquel " la liberté devient état du monde "<sup>54</sup>.

Bien conçues, la révolution copernicienne de Kant et la Révolution française ne font qu'un, celle-ci actualisant celle-là, même si elle peut être jugée moins fondamentale qu'elle.

" La Révolution française nous fournit à cet égard des indications et des couleurs propres à rendre le tableau éclatant pour les yeux les plus faibles ; une autre révolution incomparablement plus importante, que je n'ai pas besoin ici de désigner autrement, nous en a fourni la matière." (Fichte)

Le philosophe allemand n'a-t-il pas à un moment rêvé de prendre la nationalité française<sup>55</sup> ?

Suite à la Révolution, Napoléon, "cette âme du monde" fut le véritable artisan de l'Empire mondial de l'Esprit, thématiqué par *La Phénoménologie de l'Esprit*. En dépit de son terrorisme, il a répandu " partout ses institutions libérales " et " rendu manifestes les vices des institutions anciennes ". Quels que fussent les mérites éventuels du " code civil " de Frédéric II, c'est à Paris que résida "le plus grand professeur de droit public". Le rôle inspirateur de la France ne s'est jamais démenti tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, et ce sont bien plutôt les Allemands qui ont eu du mal à suivre le rythme imposé par les Français.

" Mais ce que l'Allemagne a appris de la France est déjà beaucoup, et la nature lente des Allemands finira, avec le temps, par en tirer profit. On ne peut pas tout exiger d'un seul coup."

Vingt cinq ans après la Révolution, certains Allemands, tout comme les Émigrés français, "n'ont rien oublié et n'ont rien appris"<sup>56</sup>. Kant n'était pas infondé à soupçonner ses compatriotes de conservatisme : "l'Allemand... ignore la soif de la nouveauté et de l'opposition à l'ordre établi"<sup>57</sup>.

<sup>49</sup> *Traits* p. 212 et *Discours* p. 144

<sup>50</sup> cf. Rivarol, *Discours sur l'universalité de la langue française* et M. Fumaroli, *Quid l'Europe parlait français* (2001)

<sup>51</sup> *Ph.H.* p. 336 ; *H.Ph.* p. 1384 ; *Corr.* III. p. 99 et *Ph.H.* p. 337 ; cf. *Phén.E.* «Aufklärung» ou «Les Lumières»

<sup>52</sup> *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* p. 66 et *Confl. Fac.* II. 6. (Vrin)

<sup>53</sup> *La Philosophie française* p. 479 in *Écrits philosophiques* (PUF)

<sup>54</sup> *Ph.H.* pp. 338, 337, 340 et *H.Ph.* p. 1719

<sup>55</sup> *Consid. Rév. française* pp. 80 (cf. égal. Marx, *O.ph.* p. 224 Pléiade) et *Lettre à Baggesen* in *op. cit.* p. 276

<sup>56</sup> *Corr.* I pp. 114-5 ; *Ph.H.* pp. 336, 343, 345 ; *Corr.* I pp. 170, 181 (cf. III p. 293) et *Actes Würt.* in *É.P.* p. 256

<sup>57</sup> *Anthropologie* p. 158

On peut assurément inverser cette hiérarchisation, comme le fera finalement Hegel, en estimant que les Idées françaises ne sont que l'accomplissement tardif et " sous une autre forme ... [de] la réforme de Luther " et que, grâce à la " Réforme " précisément et les ajustements juridiques qu'elle a rendu possibles, elles furent déjà pleinement réalisées en Allemagne.

" Ces idées qui, en France, se sont confondues avec toutes sortes d'abstractions et ont été liées à ces violences bien connues, sont devenues sous une forme plus pure et depuis longtemps, en Allemagne, les fermes principes de la conviction intime et de l'opinion publique et ont opéré la transformation effective, tranquille, progressive et légale de ces rapports juridiques, si bien qu'on est déjà fort avancé en ce qui concerne les institutions de la liberté réelle, qu'on en a même terminé pour l'essentiel et qu'on en jouit présentement ". L'essentiel, la parenté des idéaux allemands et français, n'en demeure pas moins sauf.

On ne saurait assimiler purement et simplement " esprit germanique " et esprit allemand. Car alors que celui-ci, dans le sens le plus courant (usuel) au moins de cette expression, désigne un peuple particulier, celui-là ne peut que renvoyer à tous les peuples originaires certes de Germanie ou d'ailleurs –les Germains eux-mêmes provenant initialement de l'actuelle Scandinavie méridionale-, mais dont les caractéristiques ne se définissent nullement par le sang, le territoire ou la langue, mais et uniquement par une œuvre historique qui fut/est en fait le parachèvement de l'Œuvre grecque. Et à juger les diverses populations germaniques, non point à la pureté présumée de leurs origines, mais exclusivement à l'aune de leurs contributions historiques avérées, les différences entre elles s'estompent ou se recomposent de manière fort distincte de celle que l'on obtiendrait par leur simple classification ethnique. Ainsi si les Anglais sont génétiquement et linguistiquement plus proches des Allemands que les Français<sup>58</sup>, ils en sont pourtant plus éloignés culturellement, contrairement à ce qu'a pu en penser Kant: " L'Allemand tient à la fois de l'Anglais et du Français mais il semble plus voisin du premier ".

Quelle fut en effet la contribution des Anglo-Saxons, l'un des "deux peuples les plus civilisés de la terre" (idem<sup>59</sup>) –l'un des trois " pays principaux " de l'Europe, l'une des " trois nations qui seules comptent dans le monde civilisé "-, à la constitution de l'Europe moderne ? Quantitativement elle est loin d'être négligeable. Les Anglais pourraient prétendre avoir été, après les Germains, les hérauts de la liberté politique, ce à cause de " la magna charta " qui, en limitant l'arbitraire royal, fut " le fondement de la liberté anglaise " dans un premier temps, européenne ensuite, d'autres États s'étant inspirés de l'exemple britannique ou anglo-saxon. On peut être enclin, avec Hegel même, à minimiser cet apport anglais, en n'y voyant que le masque des "privilèges de la noblesse", comme c'est souvent le cas des prétendues libertés ou réformes anglaises, et plus globalement de la revendication des libertés abstraites/formelles en général : " Quand il est question de liberté, il faut bien prendre garde si ce ne sont pas en réalité des intérêts privés dont on parle "<sup>60</sup>. Par contre les Anglais peuvent se prévaloir, sans conteste cette fois, d'avoir été, avec les Hollandais, les premiers artisans de la Révolution industrielle, comme le notera Marx dans *Le Capital*<sup>61</sup>.

Ils furent également et surtout de grands et habiles propagateurs de la civilisation européenne, via " le commerce mondial " et leur empire colonial.

" L'existence matérielle de l'Angleterre est fondée sur le commerce et l'industrie, et les Anglais se sont chargés de cette grande fonction d'être sur toute la terre les missionnaires de la civilisation, car leur esprit commercial les pousse à fouiller toutes les mers et tous les pays, à nouer des relations avec les peuples barbares, à réveiller en eux des besoins et de l'industrie et surtout à établir chez eux les conditions du commerce, à savoir la cessation des violences, le respect de la propriété et l'hospitalité."<sup>62</sup>

Quelle que soit "l'arrogance de l'Anglais" (Kant<sup>63</sup>), ce dernier peut légitimement se vanter d'avoir apposé sa marque aux quatre coins globe. Seulement, et on l'aura remarqué, cette contribution des Anglais à l'Histoire aura été exclusivement matérielle, commerciale et industrielle, conformément à leur naturel : "le penchant pour le commerce qui prédomine chez les Anglais".

<sup>58</sup> *H.Ph.* p. 1745 ; *Ph.H.* p. 344 ; *A propos du " Reformbill " anglais* p. 389 in *É.P.* et *Ph.H.* p. 270

<sup>59</sup> *Obs. sent. beau et sublime* p. 55 et *Anthropologie* 2<sup>e</sup> Partie C. p. 154

<sup>60</sup> *H.Ph.* p. 1659 et *Ph.H.* pp. 82 ; 311 (cf. Montesquieu, *E.L.* XI. 6. et XIX. 27.) et 328 ; cf. égal. " *Reformbill* "

<sup>61</sup> Préf. 1<sup>ère</sup> éd. all<sup>de</sup> p. 18 ; I. 3. 26. p. 156 et III. 3. 52. p. 259

<sup>62</sup> *Ph.H.* pp. 63 et 345

<sup>63</sup> *Anthropologie* p. 159

Si l'on se tourne du côté des œuvres spirituelles, le bilan apparaît nettement plus maigre, et en tout cas pratiquement circonscrit à des disciplines elles-mêmes matérielles, telle la physique, avec Newton, Maxwell et Dirac, la biologie avec Darwin ou l'économie avec Smith et Ricardo. Hormis les personnages de Shakespeare et le *Robinson* de D. Defoë, on n'y trouve aucune représentation un tant soit peu métaphysique, la pensée anglaise étant irrémédiablement empirique ou prosaïque et ce depuis Bacon.

" Et en effet, c'est lui qui est proprement le chef et le représentant de ce qu'on appelle en Angleterre philosophie et dont les Anglais ne sont pas encore sortis. Ils semblent en effet constituer en Europe, le peuple qui, limité à l'entendement de la réalité effective, est destiné, comme les boutiquiers et les artisans dans l'État, à être toujours plongé dans la matière et à avoir pour objet la réalité effective et non pas la raison."<sup>64</sup>

L'Anglais paraît ainsi foncièrement allergique et étranger à la métaphysique ou philosophie (allemande) et parler, comme on le fait aujourd'hui, de philosophie anglo-saxonne, semble bien relever d'une *contradictio in adjecto*. " Quelle race peu philosophique que ces Anglais ! Bacon représente un attentat contre la philosophie en général. Hobbes, Hume et Locke ont avili et déprécié pour un siècle et au-delà le concept du philosophe " s'écriait Nietzsche<sup>65</sup>.

Tout au contraire le Français, bien que plus éloigné « racialement » de l'Allemand que l'Anglais, en est pourtant mentalement plus proche et parfois même le dépasse.

" Les Français partis de la pensée de l'universalité et la liberté de la conscience allemande partie de la conscience qui enseigne : Examine toutes choses et garde le bon, se sont rencontrés ou suivent la même voie. ... Chez les Français nous trouvons un profond besoin philosophique qui embrasse tout, qui est tout différent de ce que nous trouvons chez les Anglais et les Écossais et même chez les Allemands, et plein de vitalité : c'est une vue universelle et concrète de tout ce qui existe, complètement indépendante de toute autorité comme de toute métaphysique abstraite."

Par delà les clivages naturels, la " France est apparentée à l'Allemagne ".

L'opposition entre peuples latins et germaniques s'avère plus complexe qu'une simple dualité. Les hésitations mêmes du philosophe, qui range les Anglo-Saxons tantôt du côté des purs Germains, tantôt du côté des Latins<sup>66</sup>, témoignent clairement de cette complexité ou difficulté. Conséquemment le concept d'« Allemand » est plus problématique qu'il n'y paraît ou que d'aucuns le voudraient, dans la mesure où les traits qu'il est censé subsumer se retrouvent aussi bien chez le peuple allemand en tant que tel que chez le peuple qui est présumé lui être antithétique, le peuple français ou latin, qui tous deux prolongent au demeurant les mêmes acquis de l'Antiquité gréco-romaine.

" Les deux grandes branches de la nation commune forment donc un tout, et c'est ainsi qu'à la fois séparées et unies elles persistent comme rejetons de la culture antique, qui autrement eût été frappée d'extinction, tandis que l'humanité eût dû reconstruire sa valeur et sa dignité en recommençant par les débuts." (Fichte)

Leur antithèse a participé d'une synthèse supérieure, celle " d'une culture riche et complète " (idem<sup>67</sup>): la culture européenne.

Alors qu'est-ce que ou plutôt qui est « Allemand » au bout du compte et en vérité ? Existe-t-il seulement un Allemand ? " L'Allemand n'est pas, il *devient*, il « évolue » " (Nietzsche<sup>68</sup>). Il se cherche donc au cours de l'Histoire et se présente ainsi comme à la fois particulier et universel. Bref la « germanité » paraît plus l'indice d'un problème historique voire quasi métaphysique et/ou ontologique que la réponse à une question factuelle, anthropologique ou nationale. Et ce problème ne serait-il pas, au-delà de la question d'une nation particulière donnée, celle de l'essence (identité) de la nation (âme, communauté, patrie) européenne / universelle, telle qu'elle émerge progressivement de l'Histoire ?

<sup>64</sup> E. § 394 Add. p. 425 ; *Esth.* Poésie pp. 349, 429 et *H.Ph.* p. 1265

<sup>65</sup> *Par delà le Bien et le Mal* § 252

<sup>66</sup> *H.Ph.* p. 1719 (cf. égal. p. 1827) ; *Ph.H.* éd. Lasson p. 905 et *Ph.H.* pp. 270, 336

<sup>67</sup> *Discours* p. 134 ; cf. égal. Nietzsche, *Par delà le bien et le Mal* § 254

<sup>68</sup> *Par delà le Bien et le Mal* § 244

### III. Une nation historique

L'ambiguïté du concept d'Allemand est la clef ou " l'énigme de son histoire " (E. Vermeil) ; en quoi son sort ressemble bien à celui d'Hamlet : "*L'Allemagne est Hamlet!*" (F. Freiligath)<sup>69</sup>, Celle-ci oscille en effet en permanence entre deux possibilités ou tentations qu'elle n'assume jamais pleinement ni l'une ni l'autre et qui représentent en fait les deux versants de la définition de l'Allemagne moderne-contemporaine et de l'ancienne Germanie : Particularité et Universalité. État particulier, l'Allemagne se pense, non sans quelque raison nous l'avons vu, de par son passé et sa culture, investie d'une mission universelle, la réalisation de l'Europe unie ou " de la république de peuples européens ".

" Réaliser ce postulat d'un Empire unique, d'un État intimement et organiquement homogène, c'est la mission des Allemands, c'est leur rôle dans le plan éternel de l'univers " (Fichte).

Or cette tension entre le Particulier et l'Universel, elle-même à l'origine de ce qu'il est convenu d'appeler le « pangermanisme », peut se concevoir d'une double façon, selon que l'on privilégie l'une ou l'autre composante de cette dialectique.

Soit l'on considère qu'un État déterminé, en l'occurrence l'Allemagne proprement dite, doit imposer sa loi aux autres nations plus ou moins « germanes », et le Pangermanisme signifiera alors volonté de domination ou d'hégémonie d'un État particulier sur les autres, volonté d'autant plus exacerbée dans le cas précis, qu'elle compense en réalité l'absence d'un État national unifié, l'Allemagne n'ayant pratiquement jamais connu l'Unité réelle et demeurant aujourd'hui encore fractionnée en différents pays (*Länder*), parfois, souvent, antagonistes. Par ce moyen ne risque-t-on pas cependant de perdre de vue l'authentique universalité au profit d'une uniformité nécessairement particulière ?

Soit l'on conçoit l'hégémonie allemande comme purement psychique dont la mise en œuvre n'incomberait point à un seul État qualifié d'allemand, mais à tous les États pré ou post-germans, et alors seulement on se donnerait les chances effectives de réaliser ou plutôt d'affermir l'unité et l'universalité européennes véritables, unité qui articulerait, au lieu d'effacer, les différences et préserverait/respecterait les particularités incontournables de chacun, l'Allemagne comprise. Et c'est précisément entre ces deux pôles qu'ont toujours hésité les penseurs allemands.

Ainsi, avec Fichte et ses célèbres *Discours à la nation allemande*, ils souligneront surtout la "Germanité (*Deutschheit*) d'un peuple" particulier, perçu comme "le peuple par excellence", et ils attribueront à la nation allemande en tant que telle, ou plutôt à son Idée, car l'Allemagne n'existait pas *politiquement* à l'époque, une place centrale ou souveraine dans l'Histoire.

" Si seulement l'Allemagne était restée une, elle reposerait sur elle-même au centre de la terre civilisée, comme le soleil au centre du monde ".

On lui assignera dès lors une mission éthique et non violente : " l'avènement d'un empire régi par le droit, la raison et la vérité ".

Pour spirituelle qu'elle se prétende, cette mission cache néanmoins mal son ambition hégémonique voire impérialiste. Pourquoi sinon la réserver aux seuls Allemands et s'adresser " uniquement à des Allemands " ?

"L'unité du peuple allemand n'est pas encore réelle, c'est un postulat général de l'avenir. Mais elle ne consistera pas dans le triomphe d'une nationalité particulière, quelle qu'elle soit : elle réalisera le citoyen de la liberté. ... C'est par eux [les Allemands] que se réalisera d'abord un véritable empire du droit, tel que le monde n'en a jamais vu ; empire qui égalera l'enthousiasme civique des Anciens pour la liberté, sans qu'une majorité d'hommes soit sacrifiée et esclave. Car cette liberté sera fondée sur l'égalité de tout ce qui porte une face humaine. Les Allemands seuls, depuis des siècles, sont réservés pour cette grande tâche, et lentement mûrissent pour cette œuvre. Il n'existe pas d'autre facteur de ce progrès."<sup>70</sup>

<sup>69</sup> Vermeil, *L'Allemande* p. 37 (1940) ; Freiligath, *Hamlet* (1844) ; cf. F.W. Foerster, *L'Europe et la question allemande* (1939)

<sup>70</sup> *Pol. Frag.* pp. 572-3 in S.W. trad. fr. in Ch. Andler, *op. cit.* p. 25 ; *Discours* pp. 150, 245

(cf. Leibniz, *Considérations inattendues sur l'usage et l'amélioration de la langue allemande* [2] in *L'harmonie des langues* p. 39), 274, 63 et *Pol. Frag.* p. 573 ; cf. égal. *Théorie de l'État* 1813 p. 424 in S.W. IV.

D'autres, qui auront pourtant ouvertement dénoncé le déclin de l'esprit allemand et l'essor "du nationalisme et de la haine des races", n'auront pas les scrupules rhétoriques du philosophe, et, ne retenant de l'expression Empire du Droit que le premier terme, n'hésiteront pas à revendiquer pour leur pays l'" ambition de dominer l'Europe et la force de la diriger " (Nietzsche). Husserl lui-même qui souhaitera, ce qui est compréhensible, la victoire de son peuple lors de la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale, en durcira / surestimera pareillement la portée :

" c'est notre devoir infini à tous, à nous tous, de vouloir vaincre dans cette guerre pour la révélation de l'Idée divine dans notre glorieux peuple allemand, pour qu'il continue vers la gloire, qu'il s'élève en lui-même, et à travers lui, toute l'humanité."<sup>71</sup> Mais il est vrai que Fichte leur avait déjà ouvert le chemin, lui-même n'excluant point l'usage de " la contrainte " en cas de besoin.

Adéfautdetouteréalitépolitique,cetteambitionnese légitimeraquepar des caractères biologiques ou naturels, la langue, qui distinguée du langage est un corps physique parmi d'autres, ou la race. Aussi c'est tout naturellement que Fichte identifiera les Allemands à " la race primitive ". On ne s'étonnera donc pas de retrouver dans les *Discours* des accents pangermanistes voire nazis avant la lettre.

" Et vous verrez s'épanouir autour de vous une génération qui vous assurera à vous et à tous les Allemands une page glorieuse dans l'histoire. Cette génération rendra le nom allemand illustre parmi les peuples, et notre nation deviendra la régénératrice et la rénovatrice du monde."<sup>72</sup>

Sans rendre le philosophe responsable d'une idéologie et d'une pratique futures, on constatera que ses propos sont suffisamment ambigus pour avoir pu inspirer des idéologues dont certains évoqueront "les possibilités fondamentales de la race originellement germanique" et glorifieront " la révolution fondamentale de l'Être allemand opérée par le national-socialisme " (Heidegger<sup>73</sup>).

Le Rêve - le Cauchemar du 3<sup>e</sup> Reich n'est certes pas sorti droit des *Discours à la nation allemande*, comme le soutiennent des penseurs français contemporains trop pressés, mais il n'est pas interdit de postuler que cet écrit a été l'une de ses conditions de possibilité, ne serait-ce que par l'influence qu'il a eue sur certains «théoriciens» allemands et le prestige dont il a bénéficié auprès du public. Suite à une lecture, par ailleurs fort légère ou superficielle, de la grande philosophie allemande, le poète H. Heine n'était point infondé à prophétiser un drame (catastrophe) : "On exécutera en Allemagne un drame auprès duquel la révolution française ne sera qu'une innocente idylle". Son grave tort demeurera néanmoins de déceler les germes de celui-là dans l'ensemble de la philosophie allemande "de Kant à Hegel"<sup>74</sup>, alors qu'ils peuvent tout au plus être repérables chez Fichte, voire dans le formalisme abstrait - " une certaine manie de la méthode " (Kant<sup>75</sup>)-, caractéristique assurément d'une partie de la pensée allemande et qui n'est elle-même que l'envers d'un esprit métaphysique ou systématique mal compris.

Car si l'oubli de l'universalité *germanique* a conduit Fichte à des thèses biologisantes (racistes) douteuses, ni Kant ni Hegel n'ont, sauf à de très rares occasions, succombé à une telle tentation. Celui-là a au contraire toujours souligné l'universalité du genre (sujet) humain et n'a conçu son action-devenir que sous l'égide de l'*Idée d'une Histoire universelle au point de vue cosmopolitique*; tandis que celui-ci a clairement et nettement posé chaque nation particulière, l'allemande incluse, dans le procès d'ensemble de l'Histoire, procès au cours duquel chacune a joué, joue ou jouera peut-être un rôle privilégié à un moment donné mais en aucun cas un rôle définitif ou exclusif. Ni l'un ni l'autre n'ont jamais confondu un nationalisme ou patriotisme normal ou sain avec un chauvinisme pathologique.

<sup>71</sup> Nietzsche, *G.S.* § 377 (cf. égal. *G.M.* 3<sup>e</sup> Dissert. § 26) ; *N.T. Essai d'autocr.* § 6 et Husserl, *Fichtes Menschheitsideal* (3 Vorles.) in *Hus.* XXV 292

<sup>72</sup> *Machiavel* p. 115 (Payot) et *Discours* pp. 150, 155, 264

<sup>73</sup> *Séminaire 1934* in E. Faye, *Heidegger, L'introduction du nazisme dans la philosophie* (A. Michel, 2005) et *Textes pols.* nov. 33 p. 182 in *Le Débat* n° 48 janv.-fév. 1988 ; cf. égal. *Les Cahiers noirs* in GA (2014)

<sup>74</sup> *op. cit.* p. 154

<sup>75</sup> *Anthropologie* p. 159

Tel est du reste le second pôle de la pensée allemande, représenté essentiellement par l'auteur des *Leçons sur la philosophie de l'Histoire universelle* qui, inversement à l'écrivain des *Discours*, partira de, et maintiendra constamment, la claire affirmation de la communauté ou de " l'humanité européenne ", en deçà des clivages nationaux qu'il situera à leur juste place. Cette unité est tout d'abord conditionnée par la nature physique de l'Europe.

" Puisque dans la nature européenne ne se manifeste pas un type singulier et isolé, comme cela se produit dans les autres parties du monde, on y trouve aussi un type d'homme plus universel."

Mais elle est essentiellement l'œuvre des Hommes et plus particulièrement de certains personnages historiques tels " Alexandre " et " Jules César " pour commencer, et forme donc fondamentalement une unité spirituelle, celle de " l'esprit européen ", et non une excroissance ou un effet biologique ou racial.

Dans le long et patient travail de l'Histoire, chaque peuple ou "*nation*" connaît son heure de gloire, non sans avoir été au préalable annoncé par " un autre peuple " et non sans qu'il finisse par être lui-même supplanté par " un nouveau peuple ". Nul ne peut donc se prétendre le dépositaire exclusif de la Fin ou du Sens de l'Histoire. Et si les temps modernes sont globalement subsumés par le philosophe sous l'appellation d'Empire ou de Monde germanique, et plus précisément encore de " monde chrétien germanique ", on ne doit pas omettre que ce qualificatif ne s'applique point aux seuls Allemands mais bien à pratiquement tous les Européens pour autant qu'ils sont apparentés de fait, étant plus ou moins descendants des Germains, et surtout de droit étant tous héritiers des Hellènes et des Romains. Ils poursuivent donc tous le même but : " la liberté ".

Qu'après la déception napoléonienne, le philosophe de Berlin ait vu dans " l'État prussien " l'incarnation de cet Idéal européen, quoi de plus légitime ? D'autres, les philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle que l'on ne saurait soupçonner de préjugés germanophiles, avaient déjà bien avant lui fondé leurs espoirs dans celui, qu'après eux, il nommera " un roi philosophe ".

" C'est la Prusse qui, entrant en scène à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, a trouvé dans Frédéric le Grand, sinon l'individualité qui la fonda, du moins celle qui l'affermi, la sauvegarda. ... Frédéric le Grand a non seulement introduit la Prusse parmi les grandes puissances européennes, comme puissance protestante, mais il a été aussi un roi philosophe, phénomène tout à fait particulier et unique à l'époque moderne " <sup>76</sup>.

Marx lui-même n'identifiera-t-il pas un instant le sort de l'Allemagne à celui de l'Humanité, tout en le liant expressément au destin de la France, censé annoncer/anticiper le réveil allemand ? " *L'émancipation de l'Allemand, c'est l'émancipation de l'homme ... le jour de la résurrection allemande* sera annoncée par le chant du coq gaulois " <sup>77</sup>.

Que tous se soient finalement quelque peu trompés dans leurs prédictions historiques concrètes, la politique allemande ultérieure ayant plutôt conduit à rendre le nom même de la Prusse ou de l'Allemagne odieux aux autres peuples germaniques, que servi de source d'inspiration, n'empêche qu'ils avaient raison sur l'essentiel. Car " la fiction de l'Empire a complètement disparu " <sup>78</sup>, même si ce n'est qu'en 1945, coûtant à l'Allemagne une nouvelle division et l'obligeant à chercher son salut dans une association libre avec les autres États européens et non contre eux, association dont elle est aujourd'hui, avec la France, le « centre » ou le pivot, et ce quelles que soient les difficultés ou les résistances qu'elle éprouve à concevoir et vivre cette union <sup>79</sup>. La " Société des Nations ", rêvée par Leibniz et par Kant <sup>80</sup>, s'accompli(ra) donc, ici et maintenant, fût-ce par nécessité, par ceux-là mêmes qu'une communauté d'idées a depuis longtemps habitués à se considérer comme alliés (*socii*), en dépit de ou grâce aux vicissitudes de leur Histoire commune.

<sup>76</sup> *Ph.H.* pp. 270, 322 ; *R.H.* pp. 276-7 ; *E.* III. § 393 Add. p. 419 ; *R.H.* p. 211 ; *Ph.H.* pp. 269, 346 ; *Corr.* II p. 213 (cf. égal. *Ph.D.* III. 3.) et *Ph.H.* p. 333

<sup>77</sup> *Introd. Crit. Philo. Droit de Hegel* p. 397 in O.ph. ; cf. égal. *Manifeste IV.*

<sup>78</sup> *Ph.H.* p. 345

<sup>79</sup> Cf. J.-P. Gougeon, *L'Allemagne du XXI<sup>e</sup> siècle, Une nouvelle Nation ?* (A. Colin 2009)

<sup>80</sup> Leibniz, *Obs. projet paix perpét. abbé S'-Pierre* ; Kant, *Idée Hist. Univ. et Conflit facultés* in *Philo. Histoire*

Plus, le système représentatif, qui, ne l'oublions pas, est né en Allemagne, est bien de nos jours, la norme de tout état européen moderne, c'est-à-dire d'un État démocratique, à égale distance d'une simple autocratie et de la pure démocratie directe, inenvisageable dans les grands États actuels, ou, ce qui revient au même, à égale distance entre le pur universel et le simple particulier, et qui réalise ainsi l'idéal philosophique d'un tout organisé.

"L'essence de l'État moderne consiste dans l'union de l'universalité avec la totale liberté de la particularité et la prospérité des individus, si bien que, d'une part, l'intérêt de la famille et de la société civile doit s'ajuster à l'État, mais que d'autre part, l'universalité du but ne peut progresser sans le savoir et le vouloir de la particularité, qui doit conserver son droit. Ce n'est que parce que ces deux moments subsistent dans toute leur force que l'on peut considérer l'État comme État vraiment bien différencié dans ses parties et véritablement organisé dans son ensemble."

Ainsi s'achève sous nos yeux l'Histoire de l'Europe ou de l'Occident, commencée il y a plus de vingt siècles en Grèce, avec l'idéal platonicien des Gardiens-philosophes et se terminant quelque part en Europe de l'Ouest avec " le gouvernement ... des fonctionnaires ". Par après l'Histoire pourra bien continuer à bégayer, avancer ou reculer, elle ne saurait plus proférer de nouveau mot véritable.

Et de fait les deux nations ou super-puissances, qui, suivant les prophéties du philosophe, disputent présentement à l'Europe la maîtrise du Monde, sont toutes deux ses rejetons abâtardis. " L'Amérique ... pays de l'avenir " n'a pu en effet, contrairement cette fois aux prédictions de Hegel, produire une véritable " nouvelle culture " <sup>81</sup>, hormis une amplification de l'idéal mercantile anglo-saxon, baptisé l'*American way of life*. Le mélange sans principe des peuples, le *melting pot*, s'y est fait par la réduction de toutes les cultures respectives à leur plus petit dénominateur commun : les valeurs matérielles, et celle-ci fut d'autant plus poussée qu'elle correspondait au principe de la culture dominante, celle de leurs pères-fondateurs, les Anglais. Généralisé à toutes les sphères de la vie sociale, ce règne de l'Argent ou de la quantité, propre à une « société de consommation » hypertrophiée, a engendré ce " despotisme " ou cette " tyrannie de la majorité", déjà fortement dénoncé par A. de Tocqueville <sup>82</sup>, et qui menace aujourd'hui en retour l'Europe tout entière elle-même.

Quant à la Russie qui n'était pas, au temps de Hegel, " historiquement en prise avec le procès de la culture européenne ", mais que le philosophe voyait déjà tenant " une si grande place dans l'histoire du monde et qui, sans aucun doute a une destination bien plus haute encore ", elle demeure de nos jours trop en " contact avec l'Asie " ou marquée par " le principe oriental " <sup>83</sup>, pour jouer un rôle décisif en Occident. Cela explique du reste et l'aspect particulier qu'y a revêtu une idéologie purement européenne, le « socialisme », et le retard aussi bien économique, que politique et/ou « psychologique » de l'U.R.S.S. d'alors et de la Russie de nos jours.

Au-delà de ces deux superpuissances, la planète s'est européanisée de façon parfois hybride. Que l'on songe à l'Amérique latine, à l'Inde, à la Chine ou au Japon dont l'essor tant technique que social s'explique par l'assimilation peu ou prou prononcée-réussie de procédés et de valeurs nés ou plutôt explicités originellement sur le sol occidental (européen). L'Europe reste bien, conformément à son nom phénicien d'*ereb*, le « centre » de l'*Occident*, soit actuellement de l'Univers, et, dans cette Europe élargie, la Germanie, ou si l'on préfère la *Mittel Europa* nouvellement entendue, s'avère encore, plus que jamais, le milieu géographique et essentiellement culturel, malgré les apparences inverses.

<sup>81</sup> *Ph.H.* p. 196 ; *Ph.D.* § 260 ; *Ph.H.* p. 346 ; *R.H.* p. 242 et *E.* III. § 393 Add. p. 420 ; cf. *Esth.* Poésie p. 166

<sup>82</sup> *De la Démocratie en Amérique* I. 11.

<sup>83</sup> *R.H.* p. 276 ; *Ph.H.* éd. Lass. p. 907 ; *Esth.* Poés. p. 314 et *Corr.* II p. 260 ; cf. Marx, *Let. à V. Zass.* 8/3/1881

Qu'est ce que l'Allemagne somme toute ? nous demandions-nous au tout début de cette étude. La réponse à cette question nous paraît maintenant s'imposer : à la fois le nom réel d'un État particulier, aux contours fort variables néanmoins, et le nom possible d'un État ou d'une «Communauté» européenne voire universelle dont tous les citoyens sont non seulement ethniquement apparentés, descendant assurément des Germains, mais notamment culturellement très proches, dans la mesure où ils partagent les mêmes idéaux (normes, règles ou valeurs). De cette communauté les Allemands ou Germains proprement dits furent à un moment donné les vecteurs privilégiés, mais pour autant et pour autant seulement qu'ils ont su, mieux que d'autres, faire leur l'héritage hellène. En aucun cas cependant ce dernier ne leur a échoué à titre de propriété exclusive. Et si l'Europe moderne est bien arrimée à "l'esprit germanique", celui-ci doit être compris comme l'attribut de l'ensemble des peuples germaniques ou européens et nullement comme l'apanage des seuls Allemands : l'Europe ne peut donc être «allemande» qu'au sens étymologique de ce terme qui signifie universelle, propre à tous les hommes.

Loin de conduire à un nationalisme exacerbé, les deux qualificatifs d'allemand et de germanique doivent au contraire permettre de repenser les notions mêmes de nation, peuple ou état et faire prévaloir l'Idéal d'universalité sur les particularismes nationaux, sans toutefois annuler totalement ceux-ci. Un universel authentique se nourrit des différences, sauf à se réduire à un idéal vide ou lui-même particulier. Pour exister véritablement –mais n'existe-t-elle pas déjà ?-, l'Europe n'a guère besoin d'institutions supra-nationales qui nieraient la spécificité de chaque État, et ne seraient en tout état de cause que de nouvelles institutions particulières. Il lui suffit d'affirmer davantage ses valeurs fondamentalement communes et qui sont les valeurs helléno-germaines, au premier rang desquelles celle de la «Liberté». Autant dire que l'Europe se fera/se fait par la Culture ou la Philosophie selon la vocation première " de la Psyché " ou " de l'Homo europoeus " (Valéry<sup>84</sup>) et non point, comme on le croit trop volontiers de nos jours, par l'économie ou la politique.

Ce disant ne céderions-nous pourtant pas facilement à un songe creux philosophique ? C'est possible. Mais qu'on y réfléchisse à deux fois. Le grand marché européen nous rendra peut-être, sous des conditions précises, plus compétitifs face aux U.S.A., à la Chine et au Japon, mais ce sera nécessairement au prix de la perte de notre Âme qui sera entre-temps devenue une pure âme marchande ou américaine. En ne consentant pas à cette fatalité économique, non seulement nous demeurerons nous-mêmes, mais nous lutterons plus efficacement encore contre l'Empire ou l'hégémonie américano-sino-nipponne, en refusant de nous transformer en simples consommateurs béats et esclaves ravis des biens matériels et des divertissements ou des spectacles, pour devenir ce que nous sommes foncièrement (ontologiquement), des êtres autonomes ou « pensants ».

Dussions-nous, tout comme Platon déjà dans la *République*, faire rire, nous concluons donc avec Hegel qu'il n'est qu'un " royaume " pour l'Homme, c'est celui " de la liberté " et que ce dernier ne se trouve authentiquement que dans " le royaume de l'esprit " <sup>85</sup>, soit dans et par la Philosophie, une « invention » incontestablement et typiquement européenne.

Sans épouser forcément et intégralement tout le détail de l'analyse et de l'alternative husserliennes, nous ferons nôtre la leçon finale de *La Crise de l'Humanité européenne et la Philosophie* :

"La crise d'existence de l'Europe n'a que deux issues : ou bien l'Europe disparaîtra en se rendant toujours plus étrangère à sa propre signification rationnelle, qui est son sens vital, et sombrera dans la haine de l'esprit et dans la barbarie ; ou bien l'Europe renaîtra de l'esprit de la philosophie, grâce à un héroïsme de la raison qui surmontera définitivement le naturalisme."

En fait point n'est besoin de s'en remettre à d'hypothétiques héros de la pensée pour se sortir de ce dilemme qui, à y regarder de plus près, s'avère du reste un faux choix (*distinguo*), l'Humain en tant que tel, en tant qu'*Homo sapiens*, n'ayant pas d'autre option que la pensée qui ne saurait donc disparaître complètement ; tout au plus peut-elle s'obscurcir provisoirement. Mais, ainsi que le remarque pertinemment le philosophe, ensuite " ressuscitera le Phénix d'une nouvelle intériorité vivante, d'une nouvelle spiritualité " <sup>86</sup>. N'est-ce pas toujours ainsi que procède l'Histoire qui met à profit les crises pour renouveler la pensée ?

<sup>84</sup> *La Crise de l'Esprit* in Oeuvres I. pp. 996 et 1014 (Pléiade)

<sup>85</sup> *E. Alloc.* p. 148 (cf. Marx, *Cap.* III. 3. p. 198) et *H.Ph.* *Introd.*, I. p. 21

<sup>86</sup> *op. cit.* III



Ets'il a appartenu autrefois à "l'esprit allemand", à "la nation allemande" (vide p. 6), au sens particulier de ce terme, de contribuer largement et profondément à la renaissance ou au réveil de cette dernière -comme d'autres nations, grecque et française, s'en étaient chargées dans un passé plus lointain-, cette tâche échoit présentement à d'autres peuples « alle-mands » ou plutôt à leur ensemble, conformément à la loi historique (socio-temporelle) de la succession et de l'unification ou de l'universalisation des peuples en général, nonobstant leurs origines, racines ou formations distinctes. Tous concourent à la construction *De l'Allemagne* ou de L'Europe des Philosophes à laquelle l'Allemagne proprement dite a pris, prend et prendra encore une part éminente mais nullement exclusive, réalisant " le rêve intellectuel d'une Allemagne européenne ... [et non] d'une Europe germanisée " (Th. Mann).

Le coût exorbitant, infligé aux autres et payé récemment par le peuple allemand lui-même, pour avoir oublié cette vérité et confondu ces deux songes, ne lui laisse guère d'autre chemin et la voie qu'elle suit aujourd'hui, celle d'une supériorité économique, plutôt que militaire, tout en inquiétant légitimement certains, traduit en dernière instance la rationalité et le sérieux d'une culture pratique dont on serait avisé de s'inspirer, sans néanmoins essayer de les imiter, car, outre qu'ils ne conviennent pas à tous les génies nationaux, ils souffrent de manquements indéniables à la justice sociale.

Quoiqu'il en soit de ce dernier point, il n'y a nulle crainte à éprouver devant la force allemande, celle-ci ne disposant ni de moyens (militaires) ni de la volonté de redevenir une puissance impériale. Sa prospérité présente dépend du reste trop de l'Europe qui lui fournit et son plus avantageux marché et une protection « atomique » dont elle se trouve dépourvue, face à d'éventuelles agressions externes. Plus, c'est L'Union européenne, dont il est vrai qu'elle forme le plus gros contributeur budgétaire, qui a facilité, directement, via les aides régionales et des exemptions aux règles communautaires, ou indirectement, via des mécanismes comptables, financiers et monétaires ordinaires, sa réunification.

De sorte que ce n'est que dans et par sa progressive intégration européenne que l'Allemagne a recouvert sa propre dignité, considérablement ternie durant la seconde guerre mondiale -" tout ce qui jamais eut une existence en langue allemande est désormais un objet de dégoût et un exemple du mal." (idem<sup>87</sup>). Son destin, pour le meilleur comme pour le pire, y compris celui du vieillissement qui la guette, est depuis indéfectiblement lié à l'Europe ou au Monde tout entier : elle se sauvera ou périra avec elle/lui.

" L'esprit germanique est [bien] l'esprit du monde moderne ".

J. Brafman

---

<sup>87</sup> *Le Docteur Faustus* XXI et XLVI ; cf. égal. R. Musil, *L'Allemand comme symptôme* (1923) in *Essais* (Seuil)